

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63426

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

für die »poetische Einheit [des Romans], an der Goethe so lange gesonnen hatte«¹, relativiert werden. So tragen die Briefe – wie August Kestner mit seinem Editionsprojekt beabsichtigt hatte – vor allem zur Zerstörung der damaligen Vorstellungen des Lesepublikums über die Verliebtheit des jungen Goethe in Charlotte Buff bei und vermitteln Einblicke in die eigenartige Beziehung der drei Freunde zueinander. Seinen Gefühlen, die mit einer tiefen Bewunderung für die Talente Charlottes als tüchtige Haus- und Kindermutter verbunden war, läßt Goethe in seiner gesamten Korrespondenz an die beiden Verlobten freien Lauf. Noch lange nach seiner Abreise aus Wetzlar trieb er mit der Erinnerung an Charlotte einen regelrechten Kult. Erst durch die Veröffentlichung des Werther erfuhr dieser Kult und seine Freundschaft für die Kestners eine Neuorientierung. Sie verloren vor allem an Intensität. Schrieb Goethe bis zum Erscheinen des Werther etwa alle drei bis vier Tage an Kestner und Charlotte, so hat er in den Jahren bis zu Kestners Tod einmal im Jahr, dann ungefähr alle zwei Jahre an Johann Christian Kestner geschrieben. Mit diesem zweiten Teil der Korrespondenz setzt die Auseinandersetzung Goethes mit der unerwarteten Reaktion seiner Freunde und dadurch mit der breiteren Rezeption seines Romans an. Nach der Interpretation Ursula Moureau-Martini, die sich auf das Tagebuch von Johann Christian Kestner stützt, soll die blasse Figur des Albert ein altes Kindheitstrauma Kestners reaktiviert haben. Mit der Unzufriedenheit Kestners konfrontiert, sollte Goethe in seinen späteren Briefen immer wieder um die Trennung von Dichtung und Wirklichkeit bitten. In diesen Briefen erhellt sich am besten das Verhältnis Goethes zum Werther aber auch zu seiner dichterischen Schöpfung. Mit der Werther-Rezeption fühlte Goethe sich wohl um seine dichterische Leistung betrogen. Kunstwerk und Wirklichkeit waren schließlich für ihn zwei verschiedene Welten mit ihren eigenen Prinzipien. Offenbar hatte er sich vom Wetzlarer Erlebnis in den zwei Jahren nach seiner Abreise distanziert, damit die Dichtung ungetrübt zu ihrer Form reifen konnte, da – wie er später zugeben sollte – »bei allen Geschichten die Form der Behandlung die Hauptsache [war]«².

In dieser Hinsicht bietet die Korrespondenz Goethes mit Kestner nicht nur eine Orientierungshilfe in einer historisierenden Betrachtungsweise des Romans, sondern liefert auch neue Erkenntnisse über das ambivalente Verhältnis der Anziehung und Abstoßung Goethes zu seinem Jugendroman, mit dessen Rezeption er sich viele Jahre nach dem Erscheinen schwer tun sollte.

Anne COTTEBRUNE, Heidelberg

Karl H. L. WELKER (Hg.), Andreas Riem. Ein Europäer aus der Pfalz, Stuttgart (Thorbecke) 1999, 242p. (Schriften der Siebenpfeiffer-Stiftung, 6).

Andreas Riem (1749–1814) n'est pas inconnu. Il a sa place, à très juste titre, à côté des »grands« (Kant, Herder, Lessing, Mendelssohn et quelques autres) dans le petit volume de l'édition Reclam (Universal-Bibliothek) où sont reproduites les plus intéressantes »réponses« à la fameuse question »Was ist Aufklärung?« Pourtant, il reste largement méconnu. Il n'existe sur lui aucune monographie, on connaît peu sa vie, sinon qu'il était prédicateur au Friedrichshospital de Berlin sous Frédéric II et qu'il en fut chassé par le successeur pour avoir critiqué l'Édit de religion. Dans un article liminaire, K. H. L. WELKER apporte d'utiles renseignements biographiques inconnus jusqu'à présent.

Riem est aujourd'hui considéré comme un de ces quelques intellectuels que la Révolution française, loin d'épouvanter, a au contraire radicalisés. W. GRAB le qualifiait de »jacobin allemand«, et les quelques articles que la recherche lui a consacrés depuis s'en tiennent en géné-

1 Dichtung und Wahrheit III, 13.

2 Brief an Kanzler von Müller, 6. 5. 1819.

ral à cette ligne. En fait, c'est surtout en matière de religion que les idées de Riem étaient d'une hardiesse plutôt rare dans l'Allemagne de l'époque. Né dans le Palatinat et de confession réformée, il s'établit à Berlin et se prit – comme beaucoup d'autres – d'une admiration sans bornes pour le «roi philosophe», dont il adopta le scepticisme radical – avec moins de mépris toutefois: le souverain prussien tenait les controverses religieuses pour une perte de temps et une menace pour l'unité de son État. Riem, au contraire, aime le débat jusqu'à se conduire volontiers en provocateur. En cela il est plus proche de Lessing que de Frédéric! Il rejette à peu près tout ce qui constitue le socle de la foi chrétienne: l'idée de péché originel, la prédestination, la croyance au sacrifice d'un Dieu qui se serait fait homme, la trinité (K. BECKER). Il adopte d'autre part une position réellement «progressiste» dans le débat sur la situation des juifs en Allemagne (G. HEINRICH): ce n'est pas la spécificité religieuse du judaïsme qui l'intéresse, selon lui elle obscurcit un problème d'abord social, qui doit être réglé par la politique. L'égalité civile des juifs s'inscrit dans le droit naturel (qui postule aussi, mais pas seulement, la liberté religieuse), elle ne doit pas être le résultat d'une tolérance plus ou moins sincère. Et elle doit s'imposer à l'ensemble de l'Allemagne, ainsi qu'il le propose dans un projet de réforme publié (anonymement...) en 1798.

Riem fut un «publiciste» prolifique. Sa bibliographie, donnée à la fin de l'ouvrage, comprend 101 titres. Au fond, il considère que l'une des vertus essentielles des Lumières, c'est d'inviter à s'intéresser à tout. À la littérature, bien sûr: il rêvait d'avoir en Allemagne un destin dans ce domaine, ce ne fut pas le cas, bien qu'il ait publié plusieurs romans (M. MASER). Il fut un temps secrétaire de l'Académie des arts de Berlin, ce qui lui suggéra plusieurs articles (Ch. M. VOGHTHERR). Il écrivit sur les Lumières, sur le judaïsme, sur les institutions politiques et économiques dans plusieurs pays européens (dont l'Allemagne, évidemment). Son demi-frère Johann, spécialisé dans l'agriculture et l'élevage des abeilles, et dont Andreas fut toujours très proche, est certainement à l'origine de l'attention qu'il porta aux questions économiques et financières dans ses projets de réforme politique (R. PAUL).

Mais plus qu'un véritable «penseur», Riem est un journaliste, qui pratique l'enquête sur le terrain. Il voyage beaucoup, en Hollande, en France, en Angleterre, et il raconte ce qu'il voit (W. SIEBERS), en l'assaisonnant de commentaires personnels qui sont plus solides que brillants. Il ne peut s'empêcher de constater les défauts de la «constitution» anglaise (H. Ch. KRAUS), allant jusqu'à souhaiter que ce pays devienne une république (sans qu'il faille absolument voir là l'intention de dire indirectement que c'est aussi la voie que devrait choisir l'Allemagne...). S'il critique les institutions du Saint-Empire (W. BURGDORF), c'est surtout parce qu'il estime que l'émiettement territorial appartient à un âge révolu, et qu'un regroupement, au prix de la suppression de centaines de petites principautés (notamment ecclésiastiques), assurerait une paix dont l'Europe a vraiment besoin. Et il n'est pas hostile à un agrandissement de la Prusse et à une solide alliance franco-prussienne, qui assurerait précisément cette paix. Ainsi, ce «jacobin» prend en fait ses distances par rapport à la Révolution, dont il ne rejette pas les aspirations, mais dont il souhaiterait – comme la quasi totalité des Allemands – qu'elle ne débouche pas sur une anarchie européenne.

Les contributions du présent ouvrage font apparaître ce moment capital de l'évolution intellectuelle de l'Allemagne en cette fin de siècle qui voit l'*Aufklärung* berlinoise dite «tardive» perdre cette confiance en soi qui l'avait si fortement marquée sous le règne de Frédéric, pour se tourner vers un pragmatisme, sorte de retour à la réalité qui suit souvent les grands bouleversements politiques, intellectuels et spirituels, lié à la situation créée par l'irruption de la Révolution française au-delà du Rhin. Les événements révolutionnaires et leurs conséquences interpellent Riem au point que ses positions ont parfois un parfum de reniement, du moins traduisent une adaptation aux réalités nouvelles. S'il reste fidèle à la vision des Lumières qu'il développait en 1784, celle d'un principe de connaissance fondé sur la raison et l'utilité et de valeur universelle (P. WEBER), il ne peut s'empêcher de saluer (comme tant d'autres Allemands) le triomphe de l'«absolutisme éclairé» respectueux des conquêtes

politiques essentielles de la Révolution que semble instaurer Bonaparte. C'est d'ailleurs cela, selon lui, qui constitue la vraie victoire de la Révolution (J. SÜSSMANN), et le républicanisme, auquel il se rallie volontiers, n'exclut pas pour lui l'adhésion au principe d'une »révolution par le haut«. Le meilleur exemple que propose Riem, c'est une réorganisation des finances et de l'économie non seulement en France (Bonaparte s'y emploie fort bien), mais en Europe (R. RÖLKER). Bien utilisés, les assignats peuvent être un facteur de développement économique. Rappelons au passage que Rehberg, qui n'aimait guère la Révolution, l'avait déjà dit en 1791 dans un article du »Deutsches Museum«: le qualificatif de »jacobin allemand« n'est pas vraiment pertinent, appliqué à Riem, si tant est qu'il soit pertinent en soi, ce qu'on conteste aujourd'hui non sans quelque raison.

Original, Riem? Peut-être pas autant que *déroutant*. Le quasi silence d'une recherche qui l'a, selon le mot très juste de Welker, longtemps »contourné« (p. 9), s'explique sans doute par le décalage entre une originalité relative et l'abondance de sa production. Pourtant, il présente un aspect bien intéressant pour ceux que l'histoire de l'Allemagne intéresse comme phénomène européen. Le lancinant besoin de paix qui s'exprime dans les années 1795–1800, et qui sous-tend les écrits de Riem dans la seconde moitié de sa vie, n'est pas seulement un appel *allemand* à mettre fin à des menaces qui concernent directement le Saint-Empire, il s'inscrit dans une vision de l'avenir de l'Europe, l'élément de modernité étant fourni par l'importance qu'il attache aux problèmes économiques et au regroupement des espaces traditionnels qu'ils impliquent. Ce Palatinat, que Riem n'a jamais cessé d'aimer et où il retourna vivre ses dernières années, si marqué par sa situation entre deux mondes qui s'étaient tant battus sur son sol, était bien le meilleur des observatoires. En ce sens, le présent ouvrage n'appelle pas tant une monographie plus substantielle sur Riem lui-même (qui serait déjà très utile) qu'un approfondissement des recherches sur l'histoire de l'espace européen considéré non plus seulement du seul point de vue intellectuel, mais aussi politique.

Pierre-André BOIS, Reims

Archives nationales, Les procès-verbaux du Directoire exécutif an V–an VIII. Inventaire des registres des délibérations et des minutes des arrêtés, lettres et actes du Directoire faisant suite au Recueil des actes du Directoire exécutif d'Antonin Debidour. Tome III: vendémiaire–frimaire an VI [22 septembre–20 décembre 1797] (registres AF* III 9; cartons AF III 467, plaquette 2842, à AF III 487, plaquette 3042). Par Pierre-Dominique CHEYNET, conservateur en chef aux Archives nationales, Paris (Archives nationales) 2002, 759 S.

Nach Band 1 (2000) und Band 2 (2001)¹ ist nun der dritte Band von Cheynets Edition der Sitzungsprotokolle des Direktoriums erschienen, und zwar wieder in der – nun schon gewohnt zu nennenden – Präzision der Edition und der Intensität der Erschließung der Texte. Der vorliegende Band kann dabei besondere Aufmerksamkeit beanspruchen, betrifft er doch die ersten drei Monate nach dem Staatsstreich des 18 fructidor V. Innenpolitisch ist diese Zeit von den zahllosen personellen Umbesetzungen gekennzeichnet, durch die das Direktorium versuchte, wieder eine Kontrolle über Regierung und Verwaltung zu erlangen. So beginnt der Band noch mit der Vereidigung von Letourneux als Innenminister (1 vendémiaire) und der Ernennung von Lambrechts zum Justizminister (3 vendémiaire). Wichtiger ist aber die sich daran anschließende Flut von Umbesetzungen in der Verwaltung bis hinunter auf die Kantonebene und bis hinein in die Spezialverwaltungen, die in ihrer schlichten Namensfolge monoton erscheinen mögen, in ihrem Ausmaß aber eher bestürzen

1 Die Archive des Direktoriums. Edition der Sitzungsprotokolle und Inventar der Akten des Generalsekretariats, in: Francia 28/2, 2002, S. 169–172.